
Laisse faire

Homélies

Année A

2013-2014

<http://lhomeliedudimanche.fr>

Table des matières

Page

Gravity, la nouvelle arche de Noé	5
Crier dans le désert	10
L'Église est comme un hôpital de campagne !	14
Deux prénoms pour une naissance	19
La trêve des braves	22
La vieillesse est un naufrage ? Honore la !	25
Épiphanie : qu'est-ce que l'universel ?	29
« Laisse faire » : éloge du non-agir	34
Révéler le mystère de l'autre	39
Descendre habiter aux carrefours des peuples	42
S'endormir en paix	47
On n'est pas dans le monde des Bisounours !	50
Donne-moi la sagesse, assise auprès de toi	54
Boali, ou l'amour des ennemis	58
Pour quoi m'as-tu abandonné ?	62
La radieuse tristesse du Carême	68
Ne nous laisse pas entrer en tentation	71
Dressons trois tentes...	75
Leurre de la cruche...	78
La barre de fraction de la foi	82
Et Jésus pleura...	87
Les multiples interprétations symboliques du dimanche des rameaux	92
Jeudi Saint : la nappe-monde eucharistique	98
Vendredi Saint : les morts oubliés	101
Courir plus vite que Pierre	105
Que serions-nous sans nos blessures ?	110
La grâce de l'hospitalité	114
Prenez la porte	117
Le but est déjà dans le chemin	122
Fidélité, identité, ipséité	127
Ascension : la joyeuse absence	132
Dieu est un trou noir	136
Pentecôte : conjuguer glossolalie et xénolalie	140
Trinité : ne faire qu'un à plusieurs	145
De quoi l'eucharistie est-elle la madeleine ?	150
Jésus évalué à 360°	156
C'est dans la fournaise qu'on voit l'humble	161
La lectio divina : galerie de portraits	166

Ecclésia permixta	171
Quelle sera votre perle fine ?	175
2, 5, 7, 12 : les nombres au service de l'eucharistie	179
Le dedans vous attend dehors	184
Sentinelles de l'invisible	188
Maison de prière pour tous les peuples	191
Yardén : le descendeur	194
L'effet saumon	199
La correction fraternelle	203
Reliques : <i>que reste-t-il de nos amours ?</i>	208
Personne ne nous a embauchés	211
Changer de regard sur ceux qui disent <i>non</i>	220
Les <i>sans-dents</i> , pierre angulaire	224
Tenue de soirée exigée...	228
Refusez la pression fiscale !	231
Le cognac de la foi	235
Les cimetières de la Toussaint	239
La mort, et après ?	244
Le principe de gratuité	247
Entre dans la joie de ton maître	253
Divine surprise	257

Gravity, la nouvelle arche de Noé

Homélie du 1^o Dimanche de l'Avent / Année A
01/12/2013

Pour évoquer sa venue en ce premier dimanche de l'Avent, Jésus revient au Déluge et à l'Arche qui a permis à Noé et à sa famille d'échapper à la catastrophe.

« L'avènement du Fils de l'homme ressemblera à ce qui s'est passé à l'époque de Noé.

À cette époque, avant le déluge, on mangeait, on buvait, on se mariait, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche. Les gens ne se sont doutés de rien, jusqu'au déluge qui les a tous engloutis : tel sera aussi l'avènement du Fils de l'homme. » (Mt 24, 37-44)

Le dernier film d'Alfonso Cuarón, *Gravity*, peut nous aider à revisiter cette image de l'Arche de Noé, transposée dans notre monde moderne, technique, scientifique et individualiste.

Vous connaissez sans doute le scénario de ce blockbuster. Un vaisseau spatial américain Explorer est désintégré dans une pluie de débris provenant d'autres satellites. Deux astronautes seulement en réchappent, expulsés dans l'espace (Matt Kowalski = George Clooney, et la scientifique Ryan Stone = Sandra Bullock)¹. Pour survivre, ils se déplacent vers une station internationale, mais l'un des deux doit se sacrifier pour permettre à l'autre d'y arriver. La survivante - Ryan - seule et menacée, se réfugie dans une navette pour tenter de rejoindre une troisième station chinoise, où un vaisseau de secours pourra la ramener à terre.

On peut suivre cette aventure en la lisant au premier degré : une belle histoire de sacrifice de l'un, la volonté de survie de l'autre, des images magnifiques (surtout en 3D) de notre planète vue de l'espace.

¹. Tiens ! : Kowalski sonne polonais, comme un hommage au melting pot américain qui rend possible ces grandes aventures, et Stone évoque la chute d'une pierre sous l'influence de la gravité (to fall like a stone).

- **La perte de repères**

On peut également lire ce film au second degré. Voilà une jeune femme qui tout d'un coup est expulsée de sa base, projetée dans un espace inconnu où très vite elle est seule, isolée. Un déluge de débris venus eux-mêmes de la destruction d'autres satellites a désintégré son univers. Triste constat : ce sont des débris insignifiants, provoqués par d'autres, qui projetés à la vitesse de rotation autour de la Terre, deviennent un déluge engloutissant tout sur son passage. Voilà déjà une interprétation novatrice du vieux thème du déluge : c'est un *presque rien* qui vient tout détruire ; c'est une réaction en chaîne où le mal provoqué ailleurs entraîne le déluge ici.

Soyons attentifs à ces débris qui traversent notre trajectoire : ils annoncent souvent l'effondrement qui vient.

Soyons attentifs aux réactions en chaîne qui répandent le mal comme une traînée de poudre : ces séries noires finiront un jour par nous atteindre.

La perte de repères se glisse jusque dans son prénom : Ryan est un prénom masculin, parce que son père voulait un fils au lieu d'une fille. Elle porte ce prénom d'un homme, alors que justement elle n'a plus d'homme dans sa vie, et qu'elle est mère d'une enfant décédée à l'âge de 4 ans...

Le déluge de *Gravity* est cette pluie de 'débris' du savoir humain qui viennent cribler la demeure transitoire des astronautes. Projetée dans l'espace, coupée de sa base, Ryan n'a plus de repères visuels, ni le repère de la gravité. Tout est littéralement sens-dessus-dessous. On se souvient d'ailleurs que le mot hébreu pour dire *déluge* est : *maboul*, tant il est vrai que l'épreuve du déluge peut rendre fou en faisant disparaître nos repères, notre gravité intérieure.

Il est des catastrophes personnelles et collectives qui produisent cet effet-là.

Les familles juives expulsées hors de chez elles et projetées dans l'horreur de la Shoah étaient dans cet état d'esprit d'apesanteur morale et spirituelle.

La pluie de débris peut prendre la figure d'un divorce : séparation nourrie de ces multitudes d'impacts relationnels où le couple est passé au crible de ce qui justement le crible de partout.

C'est également un licenciement où explose la fragile sécurité d'un toit, d'un équilibre de vie.

Ou bien le coup de tonnerre d'un cancer dépisté trop tard, où l'on anticipe la fin sûrement très proche.

Bref, les déluges d'aujourd'hui sont aussi puissants que celui qui a submergé le monde de Noé ou la station spatiale de Gravity.

- **Face au déluge, où est l'arche ?**

Pour Noé c'est ce vaisseau de bois qui va lui permettre de sauver sa famille, 8 personnes au total, car 8 est le chiffre de la résurrection (cf. 1P 3,20 ; 2P 2,5).

Pour Gravity, c'est le module de la station internationale puis la capsule de retour sur Terre de la station chinoise. Mais là, individualisme moderne oblige, Ryan est la seule rescapée. Et elle n'inaugure pas un monde nouveau (ce que fait Noé) mais le retour à la bonne vieille Terre, au bon vieux plancher des vaches qu'elle étreint de ses mains en réalisant enfin qu'elle est sauvée.

L'Avent est pour les chrétiens l'interdiction de revenir à l'ancien monde, « l'ardente obligation »² de quitter ce monde-ci pour accueillir un monde nouveau. La venue du Christ à la fin des temps ne sera pas la restauration de notre univers enfin corrigé de ses imperfections, mais la création d'une autre réalité où « Dieu sera tout en tous » (1Co 15,28).

- **Qu'est-ce qui permet de survivre quand le déluge s'abat sur vous ?**

Dans la Genèse, c'est la foi qui donne à Noé de construire l'arche malgré les railleries de ses contemporains. C'est la foi qui lui donne le courage d'être minoritaire. C'est la foi qui lui donne la patience d'attendre 40 jours et 40 nuits, les plus longues de son existence, pour constater enfin la décrue des eaux du déluge.

Dans Gravity, c'est d'abord le déplacement qui sauve Ryan. Elle accepte de se laisser traîner par Matt vers un autre coin de

². Expression chère à De Gaulle pour désigner le Plan quinquennal de son gouvernement.

l'espace, où la station internationale sera un relais. Quand on a perdu tous ses repères, quand on est coupé de sa base, quand son univers familial s'est désintégré sous ses yeux, alors on est prêt à aller ailleurs, prêts à tout quitter puisqu'il ne reste plus rien qui tienne encore debout. Ce déplacement, ce dépaysement est salutaire. C'est ce qui permet de trouver une autre source d'oxygène, un autre véhicule pour atterrir enfin. Le russe, le chinois : autant de langues inconnues que Ryan devra traverser pour quand même arriver à maîtriser son vaisseau.

• **De manière touchante, dans Gravity interviennent également d'autres facteurs de salut pour tenir bon après le déluge :**

- l'aide d'un compagnon de route - ou plutôt d'espace ici - qui peut aller jusqu'à se sacrifier pour m'offrir de survivre.

- le souvenir de sa petite-fille de quatre ans - Sarah - morte à la suite d'un bête accident domestique, un de ces *débris* qui causent des catastrophes sur Terre. C'est dans la fidélité à sa fille que sa mère veut survivre malgré tout. On se bat toujours pour ceux qu'on aime, même s'ils ne sont plus là.

Noé se battait pour sa famille, nouvelle génération du monde d'après. Ryan se bat pour elle-même, pour que son compagnon d'espace ne soit pas mort en vain. Elle s'appuie en même temps sur la mémoire de son enfant morte pour ne pas se laisser engloutir par le désespoir.

Un moment donné, elle est dans sa capsule : plus de carburant, l'oxygène baisse dangereusement. Recroquevillée sur elle-même, seule au monde, elle est tentée par cette pente dépressive qui guette tous ceux qui n'en peuvent plus tellement le déluge dure : elle commence à se laisser mourir, asphyxiée, abandonnée... C'est alors un rêve étrange, où Matt vient lui expliquer la manœuvre à suivre, qui va la tirer de sa torpeur suicidaire. Une version sécularisée en somme de la colombe de Noé où le rameau d'olivier se change en rétro propulseurs d'atterrissage... L'intérêt est le message commun : porter attention aux signes de renouveau (le

rameau d'olivier), aux possibilités de redémarrage (les propulseurs) est l'antidote à la dépression qu'engendre l'après-déluge.

- Ryan n'a pas appris à prier. Elle aimerait pouvoir compter sur cette force-là à ce moment de sa vie, mais n'a ni les mots ni les gestes. La tradition spirituelle dit pourtant que le désir de la prière vaut mieux que la prière elle-même. Le regard de Ryan se porte sur l'icône de saint Christophe posée sur le tableau de bord russe, puis sur le Bouddha qui trône au-dessus du panneau chinois. Nul doute que cet appel à la prière sous la forme d'un autel pour Noé, d'un rêve pour Jacob, d'une icône pour Ryan est un fil rouge pour tenir bon jusqu'à la fin de l'épreuve.

- **Gravity n'est évidemment pas une œuvre théologique.**

Lorsque le Christ déchiffre sa venue comme un nouveau déluge, il va infiniment plus loin qu'un bon film de science-fiction. Et *Gravity* comporte bien des défauts (très américains d'ailleurs : par exemple les clichés sur la vodka, les raquettes de ping-pong etc.). On regrette qu'il n'ait pas la force de *2001 : L'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick. Mais il y a dans ce film assez d'interrogations sur nos déluges d'aujourd'hui pour nous aider à entrer en Avent avec sagesse.

Lorsque viendra la pluie de 'débris' qui va ruiner votre équilibre actuel, souvenez-vous de Noé et de son arche, de Ryan et de sa volonté de survivre.

La fin de l'épreuve sera le début d'un monde nouveau.

Crier dans le désert

Homélie du 2^e dimanche de l'Avent / Année C

08/12/2013

En français, l'expression n'est guère encourageante. Celui qui crie dans le désert a la désagréable impression que personne ne l'écoute, que son cri n'est pas entendu, et donc que son action est aussi stérile que le désert auquel finalement il s'adresse. Sans aucun doute, *crier dans le désert* est une expression dérivée de la Bible, et notamment de la figure de Jean-Baptiste décrite dans l'évangile de ce dimanche, mais de manière si déformée qu'elle en est arrivée à signifier à peu près l'inverse. Car Jean-Baptiste certes est dans le désert, mais son cri n'est pas stérile. Au contraire : sa prédication attire. Des foules quittent les villes pour le rejoindre au désert. Toutes les classes sociales viennent se faire baptiser - plonger - dans le Jourdain. Beaucoup écoutent la voix de ce prophète original - poils de chameau et sauterelles³ - et acceptent de se convertir, de croire au pardon, d'en tirer toutes les conséquences pour eux-mêmes.

« Une voix crie dans le désert ».

Dans le livre d'Isaïe, cette voix annonce le retour d'exil, et c'est donc une sacrée nouvelle terriblement efficace (Is 40,3-5). Un problème de ponctuation a transformé le texte : « une voix crie : dans le désert préparez les chemins du Seigneur » en supprimant les « : ». Et après, on a oublié la force de cette voix, fasciné par l'autre force, celle du désert semblant tout engloutir dans la solitude.

D'ailleurs en hébreu, désert se dit *midebar*, que l'on peut traduire : hors de la parole, *dabar* signifiant parole ou chose, et *mi* signifiant "hors de" ou "à partir de". Le grec *erêmos* (qui a donné : *érémétique*) a exactement le même sens, *rêma* signifiant parole ou chose, et *e*

³. Les poils de chameau symbolisent la solidarité de Jean-Baptiste avec les nations païennes impures, et le salut qui leur est offert. Car le chameau est un animal impur pour les juifs. Et les sauterelles renvoient sans doute aux plaies d'Égypte : un avertissement pour souligner l'urgence de la conversion avant qu'il ne soit trop tard.

signifiant "hors de" ou "à partir de". Jean-Baptiste affronte donc le mutisme du désert en y portant une parole forte.

Par contre, le latin *desertum* vient du verbe "*sero*" = je connecte. Le désert évoque ainsi un lieu sans connections, sans routes. Jean-Baptiste oblige les foules qui veulent le rejoindre à tracer dans le désert une route qui mène à lui.

Or le retour de Babylone à Jérusalem en 536 av. J.C. est un événement aussi important que le retour des juifs en Palestine après la deuxième guerre mondiale en 1948 ! La voix qui annonce ce genre d'événements est tout sauf stérile ou inefficace.

La voie biblique qui crie dans le désert ne parle pas à un mur ⁴.

Elle est puissante, efficace ; elle attire à elle l'humanité en quête de rédemption.

Elle ose être différente, singulière - poils de chameau et sauterelles ! - justement pour provoquer un choc salutaire.

Elle est en retrait, au désert pour obliger chacun à se déplacer de chez soi au Jourdain.

Elle ne cherche pas à plaire, mais à provoquer un mouvement : de même que vous êtes sortis de chez vous pour venir m'entendre au désert, sortez de votre ancienne vie pour pratiquer une vie droite. Quittez vos habitudes mauvaises et noyez-les dans l'eau du Jourdain, comme l'esclavage de vos ancêtres a été noyé dans la Mer Rouge en sortant d'Égypte.

Autrement dit : dans la Bible, *crier dans le désert* est une mission prophétique indispensable au redressement de la vie sociale.

Les baptisés héritent de cette mission.

À eux de crier dans le désert médiatique pour appeler au respect de la vie humaine, dès sa conception, jusqu'à sa fin.

À eux de proclamer - même minoritaires - que la différence homme-femme fait partie de la dignité fondamentale de l'humanité : l'image de Dieu en nous.

À eux de prêcher à temps et à contretemps le combat pour le respect des plus petits, dans l'univers du travail notamment.

⁴. La langue familière dit aussi : *pisser dans un violon* !

À eux de montrer publiquement la grandeur et la beauté de toute personne humaine : avec les handicapés dans l'Arche de Jean Vannier, avec les chiffonniers du Caire dans l'œuvre de sœur Emmanuelle, avec le peuple du Quart Monde dans le mouvement ATD fondé par le père Joseph Wrézinski etc. etc.

La liste est longue de ces voix dans le désert qui finissent par toucher bien des cœurs, bien des intelligences, et provoquent des conversions, des changements de vie radicaux. Ainsi, des jeunes traders donnent quelques années de leur vie pour les plus pauvres. Des volontaires partent en Afrique ou dans nos cités pour lutter contre l'exclusion. Des grands professionnels donnent de leur temps et de leurs compétences pour imaginer d'autres entreprises, d'autres modes d'insertion, d'autres rentabilités...

Un exemple récent parmi 100 000 : les Semaines Sociales de France.

Chaque année, des centaines de chrétiens se rassemblent autour d'un thème de société. Pendant trois jours, ils planchent ensemble sur les conversions à vivre et à proposer à nos contemporains dans le domaine social et économique. Cette année, c'était sur le thème du travail : « réinventer le travail ».

Plus de 180 ateliers réalisés en partenariat avec 52 mouvements ont été animés du 22 au 24 novembre 2013, à Lyon-Villeurbanne, Paris et Strasbourg (cf. <http://www.ssf-fr.org/ssf>).

Peu relayées par les médias, les Semaines Sociales de France sont pourtant une voix qui crie dans le désert, et dont la portée se mesure année après année aux initiatives originales qui fleurissent dans le monde de la finance, de l'industrie, des services. Cette poignée de croyants peut suffire à transformer bien des entreprises. Ce petit groupe ignoré des médias porte en germe une puissance de renouveau qui étonnera le monde.

Le message de Jean-Baptiste au désert est fort : n'ayez pas peur vous aussi de crier alors qu'au début personne ne semble vous entendre. Ne vous découragez pas d'être ignorés des grands de ce monde, des modes médiatiques et du bling-bling des people. Tenez bon en proclamant vos convictions : elles attireront ceux que la Parole de Dieu pourra bouleverser à travers vous. Ne regardez pas

le vide apparent du désert qui vous entoure, mais la source d'eau vive dans laquelle plonger avec les compagnons de route qui vous sont donnés.

Jean-Baptiste - on le sait - paiera de sa vie sa liberté de parole. Il osera reprocher haut et fort à Hérode d'avoir épousé la femme de son frère, Hérodiade. Salomé (fille de Hérodiade) se vengera en le faisant décapiter. Mais on ne fait pas taire la voix de la vérité en éliminant ses porte-parole. La force de la voix au désert est telle qu'elle démasque l'hypocrisie des puissants, qu'elle renverse les tyrans de leur trône, qu'elle redonne aux humbles le courage de ne pas se laisser dominer.

Chaque baptisé reçoit cette mission prophétique avec l'onction d'huile.

Qu'en faisons-nous ?

Quelle est notre voix, et dans quel désert est-elle appelée à retentir ?

Croyons en la puissance de cette voix, et la parole qu'elle porte pourra à travers nous convertir des foules entières à vivre une vie plus droite. Dans nos familles, nos entreprises, le quartier, des foules attendent qu'on les appelle au désert pour noyer leurs esclavages.

Ne nous dérobons pas à cette vocation prophétique, qui passe par le courage d'être différents, minoritaires, afin d'ouvrir à tous le chemin du salut.

L'Église est comme un hôpital de campagne !

Homélie du 3^e dimanche de l'Avent / Année A
15/12/2013

Comme un hôpital de campagne après la bataille

Un jeune séminariste arrive en paroisse pour la première fois. C'est un stage d'immersion pastorale qui doit lui permettre de découvrir la réalité de la vie des paroisses. Au bout de quelques semaines, il fait un rapport étonné : « dans nos assemblées, il y a un nombre incroyable de gens qui ne vont pas bien. Jamais je n'avais vu autant de dépressifs, de gens perturbés, de souffrances en tous genres ! » Il venait de faire l'expérience de l'Évangile de ce dimanche : « *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres.* » (Mt 11,2-11)

Les premiers à accueillir la parole de Dieu sont bien les rebuts de la société, aujourd'hui comme hier. Comme l'écrivait Saint-Paul aux Corinthiens : « *Aussi bien, frères, considérez votre appel: il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de gens bien nés. Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est* » (1Co 1,26-28).

Corinthe était un double port sur l'isthme unissant la Grèce du Nord au Péloponnèse. Cet isthme se situe à l'intersection de deux grands axes commerciaux : l'axe est-ouest où arrivent les produits de luxe orientaux et l'axe nord-sud. C'était l'équivalent du port d'Amsterdam chanté par Jacques Brel. L'Église de Corinthe était composée de dockers - des tatoués, des durs ! -, de prostituées habituées des marins loin de leurs bases, de petites gens qui grouillaient autour de la manne commerciale de la marine marchande. Voilà pourquoi St Paul ose dire que somme toute l'assemblée de Corinthe a une sale gueule. Le visiteur distingué venant d'ailleurs se boucherait le nez en passant entre les rangs de ces baptisés-là.

Voilà pourtant ceux que Jésus donne comme le signe messianique par excellence : les boiteux de la vie, les estropiés de l'amour, les aveugles du savoir, les lépreux mis à l'écart, les sourds à qui on ne parle plus...

Les Grecs et les Romains des premiers siècles étaient choqués par cette réalité ecclésiale, comme notre jeune séminariste. Les uns aimaient les esthètes et les philosophes, les autres les gladiateurs et les tribuns : ils ne pouvaient que mépriser au début ce ramassis d'esclaves et d'inférieurs qui constituait le gros des troupes chrétiennes...

Quelle folie à leurs yeux de croire que l'humanité nouvelle était en train de naître au milieu de ces assemblées qui relèvent plus de la Cour des Miracles que de l'aréopage d'Athènes !

Commencer par le bas

Jésus y voit au contraire l'accomplissement de la volonté de son Père : « *la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres* ». Cela n'exclut nullement les riches de cette annonce : ils ont toute leur place dans la vie de l'Église. Mais de fait, Jésus constate que les humiliés, les pauvres, les souffrants sont plus généreux dans l'accueil de sa parole. C'est ce que Nietzsche reprochera au christianisme, qu'il qualifiera de *religion d'esclaves*, par opposition au culte du surhomme dont il voulait être le prophète.

Or, si les pauvres sont au cœur de l'Église, ce n'est pas pour glorifier la pauvreté ou la souffrance. C'est au contraire pour annoncer un monde réconcilié où enfin la pauvreté et la souffrance seront vaincues. Cela commence à partir du bas, et cela gagne le corps social tout entier, lorsque la place des plus petits est reconnue comme la première.

Le pape François, dans sa retentissante interview de 2013 aux revues jésuites, prend l'image suivante :

« Je vois avec clarté que la chose dont a le plus besoin l'Église aujourd'hui c'est la capacité de soigner les

blessures et de réchauffer le cœur des fidèles, la proximité, la convivialité.

Je vois l'Église **comme un hôpital de campagne** après une bataille ».

Un hôpital de campagne en pleine guerre, ce n'est pas beau à voir. Visionnez les films sur la Grande Guerre ou la seconde, et vous verrez combien l'humanité est laide, affreuse, mutilée, repoussante lorsqu'elle est défigurée par la haine. « Les sentiers de la gloire » de Stanley Kubrick ou « Il faut sauver le soldat Ryan » de Steven Spielberg nous font deviner le dégoût et l'horreur que peut éprouver un infirmier qui ramasse les corps déchiquetés pour les apporter à l'hôpital de campagne.

Eh bien, en Jésus, Dieu en personne ne s'est pas bouché le nez, n'a pas détourné son regard, n'a pas eu peur d'accueillir cette misère humaine pour la soigner, la désinfecter, la panser, la guérir.

D'où la conséquence capitale que le pape François en déduit pour la mission des baptisés :

« Il est inutile de demander à un blessé grave s'il a du cholestérol ou si son taux de sucre est trop haut ! Nous devons soigner les blessures. Ensuite nous pourrions aborder le reste.

Soigner les blessures, soigner les blessures... Il faut commencer par le bas. »

Autrement dit : arrêtez de prononcer des jugements au nom de la morale sur vos contemporains.

Arrêtez de leur poser des conditions a priori pour s'approcher de la Bible et des sacrements.

Arrêtez de leur demander d'être des chrétiens 100 % cohérents - ce que vous n'êtes pas vous-mêmes - pour pouvoir s'approcher de l'Église.

Vous devinez ce que cela devrait changer dans nos assemblées : accueillir et aller chercher les personnes telles qu'elles sont, sans leur poser de questions indiscretes, sans mettre sur leurs épaules des fardeaux que nous-mêmes sommes incapables de porter. Que ce soient des personnes divorcées/remariées, homosexuelles, en complète contradiction ou non avec l'Évangile, chacune a le droit de

s'entendre dire : « mon ami, descends au plus profond de toi ; aujourd'hui Dieu veut demeurer chez toi ».

Une morale de réponse et non de préalable

L'appel à la conversion fera son chemin *après*. Le choc de la rencontre produira son fruit *ensuite*. La fréquentation de l'Écriture des sacrements donnera faim et soif de cohérence *après* : ayons confiance en la puissance du renouveau apporté par l'Esprit du Christ.

Mais c'est une conséquence et non pas un préalable.

La morale n'a jamais été une condition d'accès au salut, sinon le bon larron n'aurait jamais entendu le Christ lui ouvrir le Paradis.

Notre moral est une morale de réponse et non de préalable.

Le cœur du message chrétien n'est pas la morale, mais la foi, l'abandon confiant au Dieu qui nous aime infiniment. Nietzsche avait pressenti que le salut se situe « au-delà du bien et du mal ». Mais pour les chrétiens, ce n'est pas un idéal volontariste de l'homme se surpassant lui-même. C'est plutôt la devise de St Augustin : « aime, et fais ce que tu veux »...

« Soigner les blessures... Soigner les blessures. Il faut commencer par le bas » nous répète inlassablement le pape François.

Le « bas » de notre société française, quel est-il ? Écoutez le Secours Catholique, les communautés Emmaüs ou ATD Quart-Monde nous parler de ceux et celles qu'ils rencontrent. Ouvrez les yeux sur vos voisins, vos familles mêmes, traversées par le chômage, l'handicap, la violence. L'Église reconstruit une société nouvelle en commençant *par le bas*.

Ni rigoristes, ni laxistes.

Laissons le dernier mot au Pape François qui invite l'Église à se convertir, à revenir à sa mission essentielle :

« L'Église s'est parfois laissé enfermer dans des petites choses, de petits préceptes. Le plus important est la première annonce : "Jésus Christ t'a sauvé !" Les ministres

de l'Église doivent être avant tout des ministres de miséricorde. Le confesseur, par exemple, court toujours le risque d'être soit trop rigide, soit trop laxiste. Aucune des deux attitudes n'est miséricordieuse parce qu'aucune ne fait vraiment cas de la personne. Le rigoureux s'en lave les mains parce qu'il s'en remet aux commandements. Le laxiste s'en lave les mains en disant simplement "cela n'est pas un péché" ou d'autres choses du même genre. Les personnes doivent être accompagnées et les blessures soignées. »

Deux prénoms pour une naissance

Homélie du 4^e dimanche de l'Avent / Année A
22/12/2013

Vous souvenez-vous de la pièce de théâtre intitulée : « *Le prénom* », qui a d'ailleurs inspiré un film éponyme ?

Familles et amis rassemblés attendent avec impatience des nouvelles de la grossesse de leur hôte. Mais à la question rituelle : « *et vous avez choisi quel prénom ?* », la réponse donnée par les parents viendra jeter le trouble. De fil en aiguille, les réactions à ce prénom révéleront les failles et les secrets cachés de ces familles apparemment unies. Il faut dire que le prénom en question n'est plus guère porté aujourd'hui ! J'avais bien un grand-père et un oncle qui s'appelaient ainsi, mais c'était avant la guerre de 39-45... Ce prénom maudit depuis, disparu de nos faire-part de naissance, c'était... Adolphe ! Comme quoi la symbolique d'un prénom fait porter une lourde responsabilité aux parents qui l'imposent (littéralement : *le posent sur*) à leur bambin chéri !

Les civilisations traditionnelles ont gardé jusqu'à aujourd'hui une dimension symbolique très prégnante dans le choix des noms et des prénoms. En Afrique, le prénom est souvent lié à un événement qui a marqué la grossesse ou la naissance (« Dieu a donné » ; « le jour de la pleine lune » etc.). On se souvient que le nom de Nelson Mandela signifie : « celui qui crée des obstacles » ; bien vu ! Ou alors c'est le nom d'un ancêtre que l'on donne à nouveau pour attirer sa bénédiction protectrice sur son descendant.

La culture biblique ne fait pas exception. Dans le peuple juif, les noms et les prénoms ont une signification. Ils invoquent le plus souvent l'alliance avec Dieu (Moïse = sauvé des eaux ; David = le bien-aimé ; Raphaël = Dieu guérit ; Élisabeth = la maison de Dieu etc.) ou bien des relations familiales (Sarai = ma princesse) ou un métier, une position sociale (Cohen = fonction sacerdotale ; Lévi = fonction lévitique etc.).

Il est donc cohérent de donner à l'enfant de Marie un nom à la hauteur de sa mission : Jésus = Yeshoua = Dieu sauve.

Sauver de la part de Dieu est au cœur de l'identité de Jésus. Il est le Rédempteur par excellence. Le Christ Rédempteur qui ouvre les bras au sommet de la montagne surplombant la magnifique baie de Rio (Brésil) en est un beau symbole. La coupe du monde de football de 2014 nous le donnera à voir sous tous les angles. C'est parce qu'il ouvre l'intimité qui l'unit à Dieu à chacun d'entre nous que Jésus est vraiment lui-même : Sauveur, Rédempteur.

Rappelons que sauver n'est pas seulement sauver *de* quelque chose : du mal, de la mort, du péché. Sinon, ce serait un peu désespérant, voire sectaire ! Car il faudrait d'abord convaincre l'autre que tout va mal pour lui et qu'il a besoin d'un réparateur avant de lui annoncer l'Évangile. Un peu comme ces plombiers peu honnêtes qui font un diagnostic épouvantable de vos toilettes, uniquement pour vous proposer de tout changer en vous faisant - disent-ils - un prix d'ami...

Même si bien des choses vont mal dans nos sociétés limitées et donc imparfaites, ce n'est pas à partir de la diabolisation de la situation présente que le Christ a annoncé son Évangile. Non : c'est à partir des aspirations les plus profondes que chacun porte en soi. Autrement dit, ce n'est pas être sauvé *du mal* qui est le plus important, c'est être sauvé *en vue du bien*. Être sauvé, c'est entrer dans la communion d'amour trinitaire, c'est faire l'expérience que Dieu habite en nous et nous en lui. Et ça, même l'homme le plus heureux de la terre le désire.

Le salut est finalement synonyme de divinisation : « *devenir participants de la nature divine* » (2P 1,4).

En cours de route, sur ce chemin de transfiguration, il y a certes le pardon pour guérir les blessures, la lutte pour être libéré du mal, mais ce ne sont que des étapes et non le but ultime.

Le prénom de « *Sauveur* » (toujours donné en Corse ou en Italie : *Salvatore*) traduit donc bien l'identité de Jésus. Alors pourquoi lui donner un second prénom : *Emmanuel* ? Car le texte précise, en accomplissement d'une prophétie d'Isaïe : « *Voici que la jeune femme est enceinte, elle enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel, (c'est-à-dire : Dieu-avec-nous)* » Is 7,10-16 (1^o lecture de ce Dimanche).

Voilà donc une seconde signification : *Dieu avec nous*, qui vient en surimposition de la première : *Dieu sauve*. Comme un calque de Photoshop, ou un filigrane de billet de banque, *être avec* se conjugue avec le *salut*.

L'équivalence ainsi posée est simple.

Sauver suppose d'*être avec*.

Être avec permet d'apporter le *salut*.

Pas d'extériorité du salut (contrairement à l'islam), car Dieu est « plus intime à moi-même que moi-même » (saint Augustin), grâce à son Verbe devenu l'un d'entre nous.

Voilà une piste solide pour devenir nous-mêmes un autre Christ ! *Être avec* ceux qui souffrent et ceux qui réussissent, ceux qui désespèrent et ceux qui rayonnent.

Impossible d'*être avec tous* à soi tout seul. Il y faut l'Église entière : certains sont appelés à être avec les acteurs économiques, d'autres avec les abandonnés, certains avec le monde des artistes, d'autres encore avec celui des sportifs etc.. L'important est de vivre intensément une profonde communion avec ceux vers qui nous sommes envoyés. Sans complaisance pour leurs travers, leurs compromissions, leurs arrangements douteux parfois. Mais, avec l'amour du Christ rédempteur, accueillir tout ce qu'ils portent en eux de germes de vérité, vibrer à tout ce qui les passionnent authentiquement, et à partir de là leur ouvrir « *la porte de la foi* » (Ac 14,27).

Cette équivalence est donc fondatrice : *sauver* ⇔ *être avec*.

Puissions nous ne jamais oublier cette double implication que le Verbe de Dieu porte gravée en sa chair à travers le double prénom qui lui a été donné : *Jésus-Emmanuel*.

La trêve des braves

Homélie de la nuit de Noël 2013

" Joyeux Noël ! "

C'est ce que nous allons nous souhaiter, ce soir et demain.

" Joyeux Noël ! "

C'est également le souhait, prononcé dans un français hésitant, que des soldats allemands ont adressé à des soldats français au milieu du no man's land entre les tranchées de la guerre de 14-18, quelque part sur le front dans le Nord... Fait authentique qui a suscité la fureur des gradés, voulant poursuivre la boucherie...

Si vous avez vu le film tiré de ce fait de guerre, sorti au cinéma il y a quelques années (2005), vous vous souvenez sans doute de cette scène de la fraternisation entre allemands, écossais et français, la nuit d'un Noël de guerre, au milieu de la boucherie des tranchées.

Car l'impensable peut se produire même là, même dans la boue, dans la haine de l'ennemi apprise dès les bancs de l'école. Il aura suffi d'un « *Stille Nacht, heilige Nacht* » entendu dans la tranchée d'en face, pour que les cornemuses britanniques répondent avec l'« *Amazing Grace* », et les français rejoignant avec l'accordéon le chœur improvisé des chants de Noël en pleine guerre mondiale...

On va poser le fusil un instant pour aller, une bougie à la main, saluer celui d'en face, lui serrer la main, échanger avec lui cigarettes et chocolat... Et lui souhaiter « Joyeux Noël » !

On voit alors les hommes se rassembler pour une messe de minuit assez surréaliste, en plein champ de bataille, où les adversaires prient ensemble, où les gradés chantent avec les gars de la troupe, où ceux qui fraternisent sont tout surpris de voir la même humanité sous des uniformes opposés...

Le prêtre anglican qui célèbre la messe de Noël au milieu de cette assemblée étonnante constate avec émotion : « *Ce soir, des hommes ont envie de se rassembler autour d'un simple calvaire, comme on se réchauffe autour d'un feu en hiver ! Même ceux qui n'y croient pas*

sont venus se réchauffer en écoutant la Parole de Dieu pour oublier la guerre ».

Voilà la puissance de Noël : faire que *« des ennemis enfin se parlent, des adversaires se tendent la main, des peuples qui s'opposaient acceptent de faire ensemble une partie du chemin »* (Préface de la Prière eucharistique pour la Réconciliation n°2).

Dans nos familles, nous avons besoin de cette « trêve de Noël » : autour de la table ce soir, ou au téléphone avec ceux qui sont loin, déposons les armes s'il y a des conflits, faisons la paix s'il y a des motifs de querelles ; retrouvons nos frères, nos sœurs, nos enfants, nos proches sans arrière-pensée, avec le seul désir d'être en paix, avec le seul drapeau du pardon, avec pour seule tranchée la conviction de partager un destin commun.

Car dans nos familles aussi il y a des guerres inhumaines, alors que nous sommes capables de tant de fraternité lorsque chacun s'y met !

Cet enfant, vulnérable et désarmé, sur la paille de la mangeoire, vient nous rendre nous-mêmes vulnérables et désarmés.

Vulnérables à la tendresse de nos proches, aux gestes et aux paroles d'affection qui ce soir nous toucheront vraiment.

Désarmés, c'est-à-dire : renonçant à la violence, renonçant à la maîtrise de l'autre, à la mainmise sur l'autre, qu'il ait 12 ans ou 80 ans, qu'il soit le conjoint ou le frère...

Ce soir, laissons la grâce de Noël nous changer, nous transformer, faire fondre nos cœurs, à l'image des poilus de 14 qui écrivaient : *« On en peut pas se tuer une nuit de Noël... »* (Julien Arène, *les carnets d'un soldat*, Paris, 1917)

Et demain, revenus dans nos entreprises, notre milieu professionnel, amical, dans notre quartier, nous pourrions laisser la joie de Noël continuer à faire son chemin en nous : **pourquoi ne pas voir en**

chacun ce compagnon d'humanité pour lequel le Christ est venu sur terre ?

Il est toujours possible de fraterniser, même quand on ne partage pas les mêmes idées, les mêmes coutumes, la même religion...

Que l'enfant de la crèche nous aide à ne jamais désespérer de cette capacité de fraternisation que chacun de nous porte en lui...

Frohe Weihnachten !

Merry Christmas !

Joyeux Noël!...

La vieillesse est un naufrage ? Honore la !

Homélie pour la fête de la Sainte famille Année A
29/12/13

Un EHPAD : cinq lettres garantissant un certain confort pour les personnes âgées dépendantes accueillies dans cet établissement médicalisé.

Pourtant, dès l'entrée, un saisissement submerge le visiteur. Une batterie de regards vides alignés dans leurs fauteuils roulants, autour d'une cheminée sans feu ; un silence étrange vu la vingtaine de vieilles dames rassemblées là, et qui devraient papoter à plaisir. Est-ce encore vivre que de laisser le temps s'écouler ainsi, sans autre objectif que d'atteindre le prochain repas, sans autre parole que celles qui sont enfouies, incohérentes, dans les mémoires embrouillées ?

Vous cherchez le visage de la personne que vous êtes venu visiter. Elle a l'air toute surprise alors que vous lui avez rappelé 20 fois auparavant. Au moins est-elle heureuse de cette soudaine déchirure dans la longue solitude journalière répétitive. Mais la conversation devient très vite épuisante. Quand il n'y a plus de traces du passé, quand on est incapable de se projeter plus loin que le prochain repas, il ne reste plus que le présent à explorer. Les oiseaux dans les arbres, la pluie qui va revenir, et cette légère douceur de l'air qui pourrait bien nous permettre d'aller faire une balade dehors, ce que beaucoup de pensionnaires enfermés attendent avec impatience...

Le pire, c'est quand avec la déchirure de l'âge ressortent tous les défauts les plus graves jusque-là jugulés par l'éducation et le savoir-vivre. Rivalité, jalousie, agressivité, méchanceté les unes envers les autres... : les maisons de retraite fourmillent de ce venin d'inhumanité où l'incontinence touche également les attitudes mauvaises auparavant habilement contenues.

Et le pire du pire, c'est le troisième étage, l'étage des « cinglés », dont l'appellation polie de *personnes désorientées* ou le nom scientifique d'*Alzheimer* masque mal leur totale dépersonnalisation. Hébétés, à moitié déshabillés, ils errent dans les couloirs ou se

terrent dans leur chambre, en donnant du *Madame* aux Messieurs, en ne reconnaissant plus personne, en n'ayant plus conscience du jour, de l'année, de leur dignité ni de leur identité.

Ressortir indemne de ces visites est impossible.

Le grand âge c'est donc cela aussi ! Pas seulement le beau vieillard adulé qu'était Nelson Mandela, ni les seniors en pleine forme de nos publicités pour happy-boomers. Mais une déchéance du corps, de l'esprit, du souffle. « *La vieillesse est un naufrage* » osait dire le général De Gaulle en regardant Pétain. Il visait l'errance morale du vieux maréchal. Mais le naufrage s'attaque aujourd'hui à toutes les capacités : physiques, intellectuelles, spirituelles. Nous vivons maintenant si vieux que statistiquement il y a de grandes chances que nos 10 dernières années, autour des 80-90 ans, se transforment en longue dérive dégradante.

L'avertissement de Ben Sirac le Sage (1^o lecture) résonne avec d'autant plus de violence dans ce contexte. « *Soutiens ton père dans sa vieillesse. Même si son esprit l'abandonne, sois indulgent, ne le méprise pas, toi qui es en pleine force* » (Si 3,2-14).

En cette fête de la Sainte Famille, voilà un devoir familial dur à entendre. Car c'est épuisant que d'accompagner ainsi des vieillards dans leur démence sénile. C'est en outre devenu si cher que bientôt notre société ne pourra plus payer pour des conditions d'accueil et de soins dignes. Allez faire un tour dans les longs séjours de nos hôpitaux, de nos hospices publics, et vous découvrirez des mouiroirs qui n'ont rien à envier à ceux de Calcutta.

Pourtant, le sage nous avertit : « *ne méprise pas tes vieux parents lorsque l'esprit les abandonne* », sinon pourrais-tu toi-même espérer de la miséricorde pour toutes tes déchéances actuelles ou à venir ?

C'est l'ancien commandement : « *honore ton père et ta mère* » que la sagesse invite à revisiter. Que veut dire : *honorer ses vieux parents* lorsque apparemment ils sont réduits à une survie plus ou moins animale ?

Redoutable question, qui va peser sur le débat à l'Assemblée Nationale pour les lois dites 'de fin de vie' : euthanasie active ou